

Le Festival international de nouvelle danse



Un art de voyeurs

Le Festival international de nouvelle danse (FIND), qui se déroulait à Montréal, en septembre dernier, pour la première fois, en a étonné plusieurs. On y retrouvait les plus grands noms de la scène internationale: Pina Bausch, Merce Cunningham, la Japonaise Natsu Nakajima, la Belge Anne Teresa de Keersmaeker, d'autres encore et presque tous les chorégraphes québécois connus. Chose la plus étonnante peut-être de cet événement: les femmes brillaient par leur présence.

par Aline Gélinas

Tout autant que le cinéma, la danse est un art pour voyeurs. Des gens confortablement calés dans des fauteuils en observent d'autres s'étendre avec grâce. Le tutu du ballet classique vient du désir des balletomanes, vieux messieurs à monocle, d'en voir toujours davantage. La jupe est bien empesée, les jambes des danseuses sont offertes au regard, alors que celles des femmes, dans la rue, sont cachées. Leurs partenaires masculins, qui la plupart du temps s'aiment entre eux, se font complices de ces spectateurs et les soulèvent de toutes les façons pour améliorer le point de vue. C'est un plaisir chaste: elles sont de blanc vêtues et le dit tutu empêche les contacts à la hauteur du bassin. Les femmes sont de beaux objets à contempler. Est-ce différent aujourd'hui?

Il y a beaucoup plus de variété dans la mise en rapport des corps sexués. Statistiques? Il n'y avait que des femmes à la direction du Festival international de nouvelle danse (FIND) et, comme invité-e-s, autant de femmes que d'hommes. Chantal Pontbriand, l'éditrice de la revue *Parachute* et l'une des cofondatrices du Festival, disait d'ailleurs avoir invité des chorégraphes «qui remettent en question les idées et les mouvements reçus».

De façon générale, la sélection du FIND était fort intéressante. Par exemple, Merce Cunningham, cet Américain qui, à 67 ans, monte toujours sur les planches. Lorsqu'il a commencé à créer, il y a plus de 40 ans, il a brisé les conventions de son époque, libéré le mouvement de sa sujétion à la musique et à la trame dramatique. C'est devenu pur, abstrait, mathématique. Il est cependant demeuré attaché aux rôles sexuels: ses danseurs sont grands et forts et portent à bout de bras de gracieuses jeunes femmes toutes en courbes. On retrouve chez sa fille «spirituelle», Trisha Brown, aussi invitée au Festival, ce même sens de la gratuité du mouvement. Mais, soulignons-le, cette jeune chorégraphe est beaucoup plus attentive à équilibrer les forces: les femmes por-

tent autant qu'elles sont portées, les mouvements sont complexes autant pour les femmes que pour les hommes.

La démarche d'Édouard Lock se situe aussi dans cette recherche d'équilibre des forces quoi qu'il aime assez cultiver l'ambiguïté. Louise Lecavalier est, hors de tout doute, la danseuse vedette de son *Human Sex*: une véritable boule de feu. On sent que le chorégraphe a été très généreux ou l'interprète, très gourmande. Elle porte une moustache, incarne un bel androgyne qui séduit tous ceux et celles qui l'approchent. Elle/Il brouille les cartes... Ce qui en ressort? Les qualités de l'être, de la conscience, de l'abandon spirituel (dont l'abandon physique est une allégorie), tout ce qu'on rencontre au-delà de la différenciation sexuelle.

Pour ce qui est de la *Stella* de Jean-Pierre Perreault, cela n'a pas été sans créer des remous. Ayant fait *Joe* l'année dernière avec 24 interprètes masculins, dont le corps était dissimulé dans de longs manteaux, il reprend l'expérience cette année avec 24 femmes en robe et souliers plats, toujours aussi anonymes. Perreault mise ici sur le fait que les femmes autant que les hommes peuvent «symboliser» le monde: le monde public, le pouvoir, les rapports sociaux, la politique, les choses graves. Pas le «monde des femmes», disait-il en entrevue, le privé ou celui des rapports personnels. Or, tel qu'il l'a mise en scène, *Stella* n'a parlé ni du monde ni des femmes, mais de quelque chose entre les deux. On sent qu'il a démissionné devant la composition «femmes» qui s'ajoutait à sa composition. Par manque de temps, de goût, par pudeur? Le rapport du chorégraphe aux femmes étant confus – même s'il fait preuve de beaucoup de savoir-faire –, l'oeuvre reste timide et les femmes, plus objets que sujets encore une fois.

Le Montréalais Paul-André Fortier, pour sa part, a présenté la première partie d'une oeuvre qui détonnait carrément avec l'ensemble du Festival (comme quoi tout n'est pas gagné). Poursuivant une démarche esthétisante, ce chorégraphe élabore son monde fantasmatique où les hommes sont libres lorsque débarrassés du fardeau des femmes – qui s'accrochent à eux et se

battent entre elles! Bref, une fois décodée, la pièce devient vite insupportable. Les femmes portent des robes de papier: l'homme sort de sa poche, ravi, des petits papiers déchirés... On aurait envie de dire à Paul-André Fortier de régler ses problèmes personnels avant de retourner en studio...

Si, dans le cas de Pina Bausch, il s'agit du même type de danse, la danse-théâtre, les propos sont tout autre, voire féministes. Les critiques européens parlent de l'oeuvre de cette chorégraphe allemande comme du «théâtre de l'expérience». Dans *Kontakt*, elle explore les mécanismes de la séduction, toutes les bassesses auxquelles, hommes et femmes, nous sommes prêt-e-s à nous soumettre pour ne plus être seul-e-s. Le constat est terrible: différences irrécyclables, solitude irrémédiable. Quelques scènes sont d'une infinie tristesse: une femme console son corps qui cherche l'autre sur un cheval mécanique. Des hommes, une douzaine, tapotent une femme presque en larmes pendant un moment, qui n'a plus de fin. Le portrait est très sombre, presque démobilisant. Un constat parfaitement lucide de la réalité, oui, mais non le regard visionnaire qui résoudrait le paradoxe et percevrait, au-delà des difficultés personnelles et sociales, l'humanité commune. Bref, «une» génie dont l'angoisse est la frontière.

Moins ambitieux et certainement moins angoissé mais non moins spectaculaire, *Nirva* de Natsu Nakajima. Ici, pas d'exploits gymnastiques ou de technique virtuose: cette chorégraphe japonaise donne à voir les affleurements de l'âme, les infimes vibrations de la chair. Bref, tout ce qu'il y a de plus intériorisé, la genèse du mouvement plutôt que le mouvement lui-même. Technique (qui s'appelle *buto*) qui vise à dissiper les obstacles de la danse, il y a là une maîtrise totale entre le corps et l'espace.

Bref, à défaut de conclure plus longuement, ne manquez pas le prochain festival (dans deux ans seulement) qui sera plus prometteur encore... ✂

Aline Gélinas est journaliste à la pige, notamment à *La Presse*.

Les danseurs Christina Coleman et Vincent Warren dans «Chaleurs» de Paul-André Fortier.

F. Edmonde Morin
Petit manuel de guérilla
à l'usage
des femmes
enceintes



Seuil

HALTE À LA CONFISCATION DE LA MATERNITÉ

F. EDMONDE MORIN

PETIT MANUEL DE GUÉRILLA
À L'USAGE DES FEMMES ENCEINTES.

85% des interventions médicales lors d'accouchements sont inutiles et même nuisibles à la mère et à l'enfant, et peu de femmes le savent. L'objet de ce livre est de leur donner des arguments pour refuser ces interventions ou y être associées. 224 p. 16,95\$

Par l'auteur de LA ROUGE DIFFÉRENCE maintenant disponible en format de poche, dans la collection Points.

Seuil